

A movie poster featuring two men in an urban setting. The man on the right, with a short beard and wearing a red and blue jacket, is leaning forward with his arms crossed, looking intensely at the camera. The man on the left, with dark hair and wearing a patterned shirt, is looking down at a piece of food he is holding. They are sitting on a bench in front of a tree and a city street with buildings and parked cars in the background. The title 'VERS UN PAYS INCONNU' is overlaid in large, bold, yellow capital letters.

VERS UN PAYS INCONNU

un film de **MAHDI FLEIFEL**



VERS UN PAYS INCONNU

un film de **MAHDI FLEIFEL**

VOSTFR | 161.352 | Royaume-Uni, Allemagne, France, Grèce, Pays Bas | 1h46

AU CINEMA LE 12 MARS

Distribution
EUROZOOM

01 42 93 73 55
presse@eurozoom.fr

Presse
RACHEL BOUILLON

06 74 14 11 84
rachel@rb-presse.fr



SYNOPSIS

Chatila et Reda sont deux cousins palestiniens réfugiés à Athènes. Ensemble, ils multiplient les combines pour rassembler une importante somme qui leur permettra d'acquérir de faux passeports, sésame vers l'Allemagne où ils rêvent de pouvoir enfin construire leur vie.

Mais cette quête les pousse à franchir leurs limites, laissant derrière eux une part d'eux-mêmes dans l'espoir d'un avenir meilleur.

ENTRETIEN AVEC MAHDI FLEIFEL

Entretien réalisé par Serge Kaganski

Pouvez-vous résumer votre parcours en cinéma ?

Mahdi Fleifel – J'ai grandi à Dubaï dans les années 80, et mon père était un grand cinéphile, quoique pas très sophistiqué. Il aimait les films d'action hollywoodiens, particulièrement les films de hold-up et les séries B. J'ai été exposé à cela depuis mon plus jeune âge. Enregistrer et collectionner les films est devenu une partie de mon quotidien. À 5 ans, j'avais déjà vu tous les classiques des années 80 : LES DENTS DE LA MER, TERMINATOR, E.T. Mon père ne m'interdisait pas de regarder ces films parfois violents, et j'adorais ça ! Plus tard, au lycée au Danemark, j'ai suivi un cours intitulé "Études des films et médias". C'était deux heures par semaine et on avait une professeure assez excentrique qui m'a présenté BLUE VELVET et APOCALYPSE NOW. Je me souviens d'une séquence d'APOCALYPSE NOW où Coppola fait une apparition dans le rôle d'un documentariste qui hurle aux soldats "ne regardez pas la caméra, continuez à avancer !". La prof nous a alors dit : "c'est le réalisateur du film". Je crois que c'était la première fois que je me rendais compte qu'un film était conçu et fabriqué par un réalisateur. Je suis rentré chez moi et j'ai dit à mes parents : "je ne vais pas faire d'études de droit ; je

veux devenir réalisateur !". Ils étaient évidemment dévastés. Mais à mes yeux, si l'idée de devenir avocat était excitante dans les films, elle était très ennuyeuse dans la réalité !

Comment est né le projet VERS UN PAYS INCONNU ? Le film est-il autobiographique, ou basé sur des récits que vous avez entendus ?

En sortant de l'école de cinéma, je voulais faire de la fiction narrative, mais j'ai été vite désenchanté par l'industrie du cinéma. J'ai alors décidé de prendre ma caméra et de l'utiliser "unplugged", comme un musicien acoustique. Je pensais "voyons voir ce que je peux faire sans toute la lourdeur de l'industrie". J'ai filmé un documentaire sur le camp de réfugiés palestiniens de mes parents, qui est devenu A WORLD NOT OURS (2012) : mon personnage, un ami d'enfance, s'échappe du camp, traverse la Syrie et la Turquie et se retrouve en Grèce. En le filmant en Grèce, un monde nouveau m'est apparu : le monde des jeunes Palestiniens qui s'échappent des camps de réfugiés de Syrie et du Liban, qui débarquent aux portes de l'Europe, c'est-à-dire en Grèce, et qui finissent par échouer là. Je me suis dit "cette histoire est sans fin" parce que l'écrivain

palestinien Ghassan Kanafani a écrit le même genre de récit dans les années 60 : *Des Hommes dans le soleil*. À cette époque, les réfugiés essayaient de trouver du travail au Koweït et traversaient le désert pour cela. J'ai pensé "et bien maintenant, Athènes est le nouveau désert urbain que doivent franchir les réfugiés palestiniens". Pendant des années, j'ai pensé que ce serait une bonne idée d'adapter au cinéma *Des Hommes dans le soleil* en le situant dans l'Europe contemporaine, avec Athènes comme berceau de la civilisation moderne. J'ai essayé de faire ce film depuis 2011. Mais je me suis rendu compte qu'il m'était impossible de financer un tel projet, étant un réalisateur palestinien vivant en exil et voulant faire un film en exil sur des exilés.

Pourquoi était-ce si difficile de monter ce projet ?

En Grèce, il n'y a quasiment pas d'écosystème financier pour le cinéma, encore moins pour des films en langue arabe avec des acteurs non professionnels. De même, au Danemark où je réside, l'industrie cinématographique locale n'était pas disposée à soutenir un tel projet. Ils répondaient généralement "pourquoi ne pas faire un film au Danemark ?". Mais j'avais peu à exprimer sur le



Danemark où je mène une vie agréable mais un peu ennuyeuse. J'ai d'abord envisagé ce projet comme un documentaire hybride. En me basant sur toutes les histoires que l'on m'avait racontées, je pensais qu'un documentaire serait un format moins cher et plus facile à concrétiser. J'ai contacté Geoff Arbourne, qui est devenu ensuite mon producteur principal, et de façon inattendue, mon projet a rapidement progressé. Initialement, je visais un documentaire à petit budget et puis très vite, je me suis retrouvé à vouloir filmer avec de la pellicule, chronologiquement, et même à écrire un scénario et impliquer des acteurs professionnels. En un rien de temps, on s'est retrouvés de nouveau dans le champ d'un film de fiction.

VERS UN PAYS INCONNU incarne parfaitement cette hybridation entre documentaire et fiction. Pouvez-vous développer davantage ?

Le flou entre faits et fiction est l'un des éléments les plus intéressants du cinéma. Je voulais maintenir un certain naturalisme dans les performances des acteurs mais aussi garder la beauté du cinéma. C'est bien d'avoir du style, qu'un film réaliste soit sexy, d'avoir un certain rythme, de la bonne B.O. C'est ce genre de cinéma que j'aime.

Pouvez-vous aborder les ressemblances et différences entre Reda et Chatila, vos deux personnages principaux ?

Reda et Chatila partagent une belle dynamique qui rappelle celle des "buddy movies" des années 80 avec lesquels j'ai grandi et que j'ai aimé, des films comme 48 HEURES, BEVERLY HILLS COP ou MIDNIGHT RUN.

Par endroits, votre film rappelle MACADAM COWBOY.

C'est étrange parce que MACADAM COWBOY a fait son chemin dans mon film de manière totalement inconsciente. À l'origine, on devait filmer la dernière scène dans un taxi, mais ce n'était pas très excitant cinématographiquement. Et puis mon coscénariste, Fyzal Boulifa, m'a suggéré de tenter une scène de bus onirique dans la veine de celle de CURE de Kiyoshi Kurosawa. Je me suis dit que c'était une bonne idée parce qu'il y a plus d'espace dans un bus. Reda et Chatila sont seuls dans ce bus et l'onirisme renforce le sentiment de solitude et d'isolement. En répétant cette scène, j'ai réalisé "hey, on dirait MACADAM COWBOY!". C'est toute la beauté du cinéma, on absorbe un tas d'images au long des années, elles entrent dans notre ADN et tout d'un coup, sans prévenir, elles ressortent.

Pour revenir à Reda et Chatila, ils représentent à mes yeux les deux facettes d'un même personnage. C'était une dynamique intéressante de mettre ensemble et face à face le doux et le dur. J'ai croisé beaucoup de gars comme Chatila et Reda, certains qui ont réussi et d'autres qui ont échoué. Reda est

basé sur une personne réelle que j'ai documentée dans mes films 3 LOGICAL EXISTS et A MAN RETURNED. Je lui dois beaucoup parce que cette personne m'a incité à revoir mon projet après des années de doutes. Ce jeune homme avait laissé sa femme et ses trois enfants dans un camp au Liban alors qu'il avait échoué en Grèce, rêvant d'atteindre ensuite l'Allemagne. J'ai empoigné ma caméra, je suis retourné le voir en Grèce et je l'ai filmé à nouveau, espérant continuer son histoire. Malheureusement, quelques mois plus tard, il est décédé d'une overdose à Athènes. D'une certaine manière, j'ai écrit Reda et Chatila d'après cette personne réelle. J'ai utilisé ses récits pour développer les deux facettes d'un même personnage.

Reda et Chatila se livrent à des actions immorales comme voler un sac ou exploiter des personnes proches, comme Tatiana. Pour autant, le film se retient de les juger.

J'ai essayé de me mettre à leur place. Comment agirais-je si je me retrouvais dépouillé de tout : de droits humains, de citoyenneté, de papiers, d'argent, d'aide, et même de dignité ? Comment survivrais-je dans de telles conditions ? Reda et Chatila ont chacun leurs méthodes pour gérer cette situation : Reda s'en remet au travail sexuel dans le parc contre rémunération tandis que Chatila se tourne vers Tatiana. Je voulais dresser un portrait aussi authentique que possible de ces deux personnages, les accompagner afin que les spectateurs aient accès à un monde qu'ils ne connaîtraient pas autrement. Pour le public occidental, les migrants sont le plus souvent des statistiques, ils sont privés de toute humanité. Les occidentaux ne savent rien de leurs rêves, de leurs peurs, de leurs espoirs.

Reda et Chatila s'en remettent à Marwan, un gangster palestinien d'Athènes, pour obtenir leurs faux passeports. Mais Marwan agit uniquement en termes de business, il place les affaires au-dessus de la solidarité avec les Palestiniens.

C'est un monde de fauves, un monde brutal où les émotions n'ont pas de prise. Marwan incarne une facette de ce monde. Si ce film avait été une série, j'aurais développé le personnage de Marwan. J'imagine que Marwan, comme Reda et Chatila, a été confronté aux mêmes obstacles, à ses dépens. J'ai la plus grande admiration pour Monzer Rayahneh, l'acteur qui joue Marwan, l'un des quelques professionnels du casting. Je le voulais absolument, il a une certaine stature en Egypte et dans le monde arabe. Bien que son rôle soit court, son personnage est important. Monzer porte cette imposante présence de bouledogue qui est cruciale pour le personnage.

Selon vous, la fin du film est-elle ouverte ou désespérée ?

Quand vous vous embarquez dans une aventure comme celle-ci, une partie de vous meurt et une autre survit. Parmi les gars que j'ai rencontrés, peu ont réussi leur traversée jusqu'au bout, et parmi ces derniers, quelque chose est mort en eux. La littérature a joué un grand rôle dans mon écriture : des œuvres comme *Sa Majesté des mouches* ou *Des Souris et des hommes* m'ont fortement influencé. Dans le roman de Steinbeck, George et Lenny ressemblent à Reda et Chatila, le rêve de ferme est un miroir du rêve de café de mes personnages. Dans mon scénario, Reda ressemblait plus au vrai Reda et à Lenny, c'est-à-dire un géant. Reda évoque aussi Piggy dans *Sa Majesté des mouches*, un brave gars

sans arrêt agressé par les autres, ce qui finit par une fin tragique. Dans le roman, les garçons de l'île finissent par être sauvés mais une part d'eux-mêmes est morte. C'est l'essence de ce que je souhaitais véhiculer dans ce film.

Comment s'est passée votre collaboration avec votre directeur de la photo, Thodoris Mihopoulos ?

Je souhaitais travailler avec un chef op' grec pour avoir un peu de sécurité. Bien que Thodoris ne parle pas un anglais courant, son énergie et sa spontanéité ont construit un rapport très fort entre nous. Visuellement, il fourmille d'idées et n'hésite pas à repousser les limites. J'adore travailler avec des gens qui proposent plein d'idées. Notre synergie s'est améliorée de jour en jour, particulièrement quand nous avons tourné dans l'appartement de Tatiana : un lieu confiné qui, paradoxalement, a nourri ma liberté créative. La seconde partie du film exsude une plus grande confiance formelle. On a tourné en 16mm, un choix sur lequel Thodoris a beaucoup hésité au début en raison de la lumière sombre d'Athènes, la nuit. Mais après quelques tests, je l'ai convaincu et le format 16mm s'est avéré être une réussite, même quand la luminosité était basse. C'était ma façon de rendre hommage à tous ces films des années 70 que j'adore mais qui, il me semble, ne se font plus aujourd'hui : les premiers Scorsese, De Palma, Lumet...

Comment avez-vous déniché Mahmood Bakri et Aram Sabbah, les deux excellents comédiens qui jouent Chatila et Reda ?

Mahmood vient d'une famille d'acteurs : son père et ses frères sont tous comédiens et il avait déjà joué dans un film. Je n'étais pas certain de le prendre parce que je me disais qu'il était déjà pro et parce

qu'il était un peu trop mignon. Mais il voulait vraiment auditionner, alors j'ai cédé. Il nous a envoyé une cassette, il s'était rasé la tête, il avait l'air dur, et il m'a semblé qu'il avait toujours les qualités d'un non professionnel. Il avait vraiment la tête de l'emploi. Pour Reda, j'avais choisi un acteur physiquement balèze, comme Lenny dans *Des Souris et des hommes*, mais deux semaines avant le tournage, il s'est désisté en raison des scènes de sexe dans le parc. On a trouvé ensuite un autre acteur, jordanien, mais il n'a pas obtenu son visa à temps. Et puis trois jours avant le début du tournage, mon ingénieur du son palestinien (Montaser Abu Alul, alias le Roi des Solutions) m'a dit "tu sais qui ferait un bon Reda ? Aram !". J'avais rencontré Aram à Ramallah deux ans avant, c'était un skater assez connu là-bas. Dès que Montaser a mentionné son nom, j'ai pensé "mais oui, il pourrait être très bon, appelons-le tout de suite". Aram n'avait jamais joué avant.

Vous avez aussi casté une professionnelle connue, Angelika Papoulia, qui a joué dans des films de Yorgos Lanthimos.

On a longtemps réfléchi à qui pourrait jouer Tatiana et j'ai fini par penser "pourquoi pas une actrice connue pour apporter un peu de lumière dans ce monde très sombre de l'exil ?". Je suis très fan de son travail et je lui ai demandé si ce rôle l'intéressait, elle a dit oui. On a tout de suite cliqué. C'était une grande joie de travailler avec elle, elle est simple, terre-à-terre et très généreuse.

On a vu pas mal de films sur les migrants, des films sur les Palestiniens en Palestine, mais autant que je sache très peu sur les exilés palestiniens. Est-ce la raison de votre choix de raconter cette histoire ?

Et cela constitue-t-il pour vous une autre façon de filmer la condition palestinienne ?

En tant que fils de réfugiés palestiniens ayant grandi au Danemark, cette histoire est aussi mon histoire. La Palestine est une mosaïque de récits et de situations.. Nous sommes essentiellement un peuple d'exilés. Mon projet était de me concentrer sur ce qui m'est proche, et ce qui m'est proche, c'est l'exil. Je suis reconnaissant de ne pas avoir vécu sous occupation israélienne et je n'ai jamais été humilié quotidiennement aux checkpoints, je n'ai pas cette expérience. Par contre, je sais ce que c'est que de vivre en exil, d'être apatride, de ne pas trouver ma place. Mais je veux dire que VERS UN PAYS INCONNU n'est pas juste un film de réfugiés de plus, ou un film palestinien de plus avec tous les clichés attendus. Je voulais faire mon propre film hollywoodien des années 70 ! Bresson a dit un jour que beaucoup de personnes veulent faire un film parce qu'ils pensent que ce sera une ballade agréable. Je comprends ce qu'il voulait dire et j'ai le sentiment qu'aujourd'hui beaucoup de gens font des films mais pas du "cinéma". J'ai essayé de faire un film qui appartienne à la sphère du cinéma. Un film est un film, le cinéma est le cinéma, et le cinéma, c'est autre chose. C'est à ça que j'aspire.





MAHDI FLEIFEL

Mahdi Fleifel est un réalisateur palestino-danois diplômé de la National Film & Television School à Londres. Il a notamment reçu l'enseignement de Stephen Frears et Pawel Pawlikowski.

En 2012, son premier long métrage documentaire A WORLD NOT OURS fait sa première mondiale au Festival international du film de Toronto. Le film a reçu de nombreux prix, notamment à la Berlinale, CPH:DOX, à Edimbourg, à Yamagata, DOC:NYC, au Nordisk Panorama.

Il participe à la Cinéfondation en 2013.

Par la suite, Mahdi réalise plusieurs courts métrages : A MAN RETURNED (Ours d'argent 2016), A DROWNING MAN (en compétition officielle à Cannes et nommé pour un BAFTA), I SIGNED THE PETITION (prix du meilleur court métrage à l'IDFA et nommé aux European Film Awards 2018) et 3 LOGICAL EXITS (Festival de Rotterdam).

VERS UN PAYS INCONNU est son premier long métrage de fiction.

LISTE ARTISTIQUE

Chatila	Mahmood Bakri
Reda	Aram Sabbah
Tatiana	Angeliki Papoulia
Malik.....	Mohammad Alsurafa
Marwan.....	Monzer Rayahneh
Abu Love	Mouataz Alshaltouh
Yasser.....	Mohammad Ghassan

LISTE TECHNIQUE

Un film de..... **Mahdi Fleifel**
Scénario **Fyzal Boulifa**
..... **Mahdi Fleifel**
..... **Jason McColgan**
Image **Thodoris Mihopoulos**
Décors **Ioanna Soulele**
Costumes **Konstantina Mardiki**
Montage..... **Halim Sabbagh**
Musique..... **Nadah El Shazly**
Son..... **Martin Hernandez**
Mixage **Steve Bond**
Casting (Palestine)..... **Luna Mouallem**
..... **Nour Silbaq**
Casting (Grèce) **Kleopatra Ampatzoglou**

Producteur **Geoff Arbourne**
Co-producteurs **Maia Drandaki**
..... **Layla Meijman**
..... **Francois Morisset**
..... **Maarten Van der ven**
Producteurs exécutifs **Sawsan Asfari**
..... **Frank Barat**
..... **Francois De Villers**
..... **Elisa Van Waeyenberge**
Une production **Nakba FilmWorks & Inside Out Films**
En coproduction avec **Salaud Morisset**
..... **Homemade film**
..... **Studio Ruba**
Avec le soutien de..... **Aide aux Cinémas du Monde**
..... **Arte**
..... **Centre National du Cinéma et de l'Image Animée**
..... **Institut Français**
..... **Doha Film Institute**
..... **Greek Film Centre**
..... **NFF+HBF Co-production Scheme**

